



# Académie des sciences d'outre-mer

## Les recensions de l'Académie<sup>1</sup>

**Les arts de la citoyenneté au Sénégal : espaces contestés et civilités urbaines / sous la direction de Mamadou Diouf & Rosalind Fredericks**

**éd. Karthala, 2013**

**cote : 59.410**

Sous un titre un peu laborieux, l'ouvrage livre ici le résultat des premières recherches d'une conférence, organisée en mai 2011 à New-York par le cycle "Afrique" de Columbia University et consacrée à un domaine foisonnant, surprenant, encore largement inconnu. Dix contributeurs, les deux meneurs de jeu et huit autres (qui ne sont pas situés), soit au total trois Africains, un Français et six Américains ou anglophones, y ont en effet raconté comment, à Dakar, les citoyens les plus pauvres, les plus laissés pour compte, les plus ignorés du pouvoir et de la richesse, et donc essentiellement les plus jeunes, ont commencé depuis quelques années, en cent endroits et de cent manières, à exprimer des sensibilités sociopolitiques, culturelles et esthétiques nouvelles, à affirmer leur citoyenneté, à aménager et à enjoliver l'ambiance et les paysages urbains de leur vie quotidienne. Ces révélations sont étonnantes, multiformes et riches de perspectives audacieuses qui bousculent d'ores et déjà bien des analyses anthropologiques classiques encore en vigueur quant à l'évolution des grandes capitales africaines.

Huit sur dix de ces exposés à la fois globalement complémentaires et assez hétéroclites témoignent, sous des éclairages différents, de l' "éclosion d'une extraordinaire créativité artistique et esthétique", de la vitalité d'une "économie populaire" et d'un "secteur informel" inévitablement lié ici et là à la débrouillardise et même à la petite délinquance, mais peu importe. L' "entreprenariat social" qui anime ces acteurs nouveaux se fonde évidemment sur un discrédit général de l'Etat défaillant ou insuffisant dans toutes ses tâches et sur une contestation de l'espace urbain entraînant la réoccupation et la réappropriation des secteurs que les municipalités ont négligés ou abandonnés.

Un premier chapitre décrit bien la "refabulation" générale de Dakar par les jeunes "hostiles à la structuration institutionnelle et administrative de l'espace public", qui contestent le pouvoir mais pas forcément sur le mode violent, soumettent la cité à leur propre répertoire, décoorent, remodelent et colorient leur cadre de vie, récupèrent les "friches", remplacent les numéros des rues par des noms réels, nettoient les murs avant de les faire rire ou chanter et passent ainsi, progressivement, de la "ville cruelle" d'Eza Boto (1954) au "triomphe de la ville" d'Edward Glaeser (2011).



Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).

Basé(e) sur une oeuvre à [www.academieoutremer.fr](http://www.academieoutremer.fr).



## *Académie des sciences d'outre-mer*

Le second chapitre s’immerge courageusement dans l’histoire des ordures de Dakar depuis trente ans, et du système de ramassage efficacement mis en place par le maire Mamadou Diop (1984-2002) mais démantelé par l’ex-président Wade, et en partie reconquis à partir de 2007 par la révolte conjointe des jeunes et des syndicats de travailleurs concernés.

Une tout autre ambiance colore le troisième chapitre consacré aux belles de nuit, ou de jour, considérées elles aussi comme des actrices de changement, avides de liberté, et d’ailleurs considérablement encouragées par la savante et subtile sexualité tout à la fois de la musique *mbalax* dès les années 1980 puis d’une vague déferlante de hip hop, de créations vestimentaires audacieuses et de l’ouvrage à succès *Séduire* de Sokhna Fall publié en 1998 et distillé en cinq leçons successives et coquines.

Rien à voir avec le quatrième exposé, très passéiste au contraire, qui étudie, plans à l’appui, les traits dominants des places publiques (*pénc*) des villes et villages en damier créés à diverses époques par toutes les communautés “soufies” du Sénégal (Mourides, Tidjanes, Qâdiris et Layènes), le plus bel exemple en étant de nos jours Touba, ville sainte orthogonale des Mourides quadrillée à l’infini autour du tombeau de Cheikh Amadou Bamba Mbacké, fondateur de leur confrérie.

Le chapitre suivant, fourre-tout et un peu hors sujet, n’en évoque pas moins deux griefs majeurs de la contestation populaire dakaroise. Il s’ouvre en effet par un réquisitoire sans pitié contre le “monstrueux” monument de la Renaissance africaine érigé au profit du président Wade par les Nord-Coréens sur l’une des deux Mamelles de Ouakam. Puis il glisse vers l’univers des images pieuses musulmanes, chromolithographies porteuses d’opposition politique et religieuse à l’époque coloniale et à ce titre déjà pourchassées par les Français. Car les voici maintenant récupérées par les Chinois qui désormais les numérisent, les réinventent (Cheikh Amadou Bamba sur une jonque !) ou même carrément les fabriquent, participant ainsi, dans ce domaine comme dans d’autres, à une invasion ou “recolonisation” très mal vue des Dakarois qu’ils ont depuis peu pratiquement chassés de certaines avenues au profit de leurs petits marchands.

Peintes ou imprimées, les images se retrouvent encore dans l’exposé suivant, très illustré, essentiellement consacré aux célèbres *suwèr* (peintures sous verre) déjà anciens mais étudiés ici dans leurs “déclinaisons postcoloniales”, à travers l’inventaire des oeuvres accrochées pour les touristes sur les murs de l’avenue Peytavin, à travers aussi les parcours professionnels de Gora Mbengue, lauréat de la biennale Dak’art de 2002, et de trois autres *suwéristes* “rénovateurs” ou “inventeurs recycleurs”, tous soucieux de rompre en ce domaine avec les répétitions et les clichés.

La communication suivante fait une incursion trop bavarde et abstraite sur le célèbre Marché de Colobane, marché-des-voleurs à tout faire et où tout trouver, pour nous apprendre qu’en ce lieu géographiquement bien précis, des acheteurs rencontrent des vendeurs -on s’en doutait un peu-, de même que sur le “marché de



## *Académie des sciences d'outre-mer*

l'art" qui est au contraire irréel, presque imaginaire, en tout cas "multi-local" et diffus, nulle part et partout à la fois.

Le chapitre 8 décrit l'extraordinaire foisonnement des nouvelles technologies, des arts numériques et des créations artistiques de toutes sortes : Facebook, hip hop, blogs, web TV, design, T-shirt, photo, vidéo, info, foisonnement illustré par le parcours de certains artistes multimedia, telle Malika Diagana, "graphiste designer" liée à trois pays à la fois, ainsi que quelques rappeuses.

La même spectaculaire effervescence est encore mieux révélée au chapitre suivant, riche et flamboyant, signé Abdoulaye Niang, qui raconte les jeunes Bboys, "citoyens rebelles" et "artistes-députés du peuple", pratiquants ou fans du hip hop introduit au Sénégal depuis les années 80, dénonciateurs permanents de la corruption et d'une émigration fallacieuse, fustigeant l'"alternoce" du système népotique et familial du président Wade au lieu de l'"alternance" annoncée, et pour qui la pirogue (*gal*) du Sénégal est désormais en grand danger de perte. Tant il est vrai que "le milieu urbain affûte l'intelligence", les 1230 groupes de rap déjà recensés en 2010 à Dakar ont débouché l'année suivante sur le puissant mouvement "Y en a marre" désormais présent sur tous les fronts de la contestation, mais un peu apaisé peut-être depuis l'élection du président Maki Sall en 2012.

Enfin, la dernière communication revient sur l'univers des "graffs", des tags, des "murs qui parlent" et de la "littérature de muraille", lancés en 1991 par le programme *Set setal* de l'Ong ENDA-Tiers Monde, amplifiés par le chanteur Youssou Ndour à ses débuts, désormais honorés d'un Festival international annuel créé en 2010 par le Sénégalais A. L. Ngom et officiellement encouragés depuis par la municipalité de Dakar.

Ce livre, passionnant et très innovateur n'en est pas moins fractionné, hétéroclite, difficile à analyser, frappé par certains de ses contributeurs, d'une sorte de regard américain un peu lointain comme celui des volontaires du Peace Corps découvrant, généreux et naïfs à la fois, il y a trente et quarante ans, les réalités sénégalaises. On peut regretter aussi, en plusieurs endroits, à côté de reportages concrets et vivants, le poids inutile d'un vocabulaire universitaire abstrait et prétentieux qui, soit après traduction, soit directement en français, nous inflige par exemple des "portraits apotropaïques", des "compositions fractales" ou de l'"épistémologie visuelle", propose "la théorisation des capacités de visualisation, d'intuition et de réinvention" et prétend "donner à la créativité un statut performatif et actanciel".

Enfin, ayant salué les belles et nécessaires illustrations (en noir-et-blanc) des chapitres 5 à 10 (*suwèr*, murs et portraits), on peut aussi s'étonner, dans un domaine de recherches réputé neuf et encore à peine exploré, d'une surabondante bibliographie (deux à quatre pages pour chaque chapitre) essentiellement en anglais, consacrée au monde entier et donc souvent loin du multiple sujet traité, et en tout cas du Sénégal.

**Philippe David**